

28 NOVEMBRE 1976 - 2 JANVIER 1977

MICHEL AUBERT

par JACQUES ZEITOUN

Noir du feuillage interdit sur l'éclair persistant des nuages, noir octave du silence des bois, noir aux tempes des chevaux de la nuit, noir des astres à l'aisselle des chênes, des fourrures déchirées dans la gueule des chiens, noir interstitiel dans le miroir des eaux, noir des souffles en taillis, noir des gerbes déposées près du corps, noir des racines arrachées, des couteaux innocents, noir orgue des supplications de la terre minée de millions de tombeaux, noir sur la dérision des linges de l'horreur, noir des carnassiers parés de plumes en pleurs et de toisons, noir d'Aubert en 1976 pour la nuit des temps à venir.

Les images qui surgissent en foule de cette peinture unique et terrible ne sont rien au regard de cette prométhéenne affirmation de la réalité concrète que nous avons bien des raisons de ne pas voir. Raisons qui ne tiennent pas toutes à notre lâcheté, car la peinture, miroir de tout l'homme, n'a jamais manqué d'artistes singuliers et irremplaçables appelés par leur nature à rendre inoubliables les accents de la joie et du plaisir. Mais, sauf Soutine et par instants Fautrier, ceux auxquels leur expérience, leur intuition ou leur foi ont inspiré des tableaux "noirs" comme autant de cris dénonciateurs, ont laissé dans l'ensemble une oeuvre qui témoigne de leur acceptation du monde tel qu'il est, ou à tout le moins de leur désir de le voir un jour rédimé. Ils nous ont consolé.

Rien de tel avec Aubert. Peintre non du désespoir - sinon il ne peindrait plus - mais peintre si dominé par l'effroi de la vie, si tenaillé par l'urgence d'assumer l'implacable constat des choses *vues tandis qu'il les peint*, qu'on se trouve devant ses oeuvres vraiment au-delà des apprêts du langage connu, c'est-à-dire précisément de l'espoir. De l'espoir à bon compte. De là vient d'ailleurs l'aveuglement des érudits de la peinture à son sujet. Avec les meilleures intentions, celles dont il lui faut surtout se garder, chacun y cherche en vain les ruses expressives du passé, une manière entendue de composer en un code accepté et éprouvé une connivence avec notre humaine condition. La fatalité d'Aubert pour l'instant est de nous faire découvrir que le temps de la consolation ne viendra pas. Mais qu'on ne bronchera jamais.

Nous sommes obligés de le croire, car ce que propose l'ouragan lucide de cette brosse, qui feint de ne pas faire le détail, est un fragment de nous-mêmes que nous sommes inaptes à dévoiler avec cette décision. Contre toute forme d'expression héritée des grands devanciers qu'il connaît admirablement, son langage conquis de haute lutte et qui va droit à l'essentiel ne semble pas avoir été découvert tant il est adapté à ce qu'il représente. Il lui est consubstantiel. Lacération acharnée aux confins de la douleur, adieu sans remords à la touche analytique - gloire de la peinture française -, intrépidité rythmique, seul un très haut degré d'émotion chez un peintre né, permet ces fusions miraculeuses.

Mais même avant cette conquête, dès les premiers paysages peints par Aubert, il y a déjà dans un langage d'une maladresse émouvante, une gravité attentive, une lumière sombre et active, un silence de profonde forêt. Refuge initial peut-être pour échapper à ce qui vient : nature de commencement du monde et déjà menacée où le jour et la nuit sont comme englués l'un à l'autre, blés incendiés, faisans sacrificiels, garennes dans leur suaire, fruits consumés roulant comme des mondes sous la courbure d'un espace embrasé, fleurs aux sonorités d'orgue, toute splendeur sacrifiée sur les tables d'offrande de la vie et de la mort. Je perçois les thèmes d'Aubert comme autant de versets d'un immense requiem et je l'écoute à la mesure de notre condition mais vécue hors des normes et par cela-même comme une des voix majeures de notre dignité.

JACQUES ZEITOUN

Novembre 1976